

« Le Puits », d'Iván Repila : la fable de deux enfants qui ne veulent pas mourir

Eric Chevillard (écrivain et feuilletoniste du « Monde des livres »), *Le Monde*, 8 octobre 2014

« *Le Puits* » est une fable qui s'incarne si concrètement que sa lecture constitue une épreuve physique : la suffocation et le dégoût sont les sensations dominantes, et pourtant, ce livre est un enchantement. Cet article est paru dans « *Le Monde* » du 15 octobre 2014.

Comprendre le monde, démonter les rouages du jeu social, élucider les mystères du cœur et les énigmes de la psyché : les écrivains font parfois penser à ces experts de plateaux télévisés dont la sagacité ne semble jamais prise en défaut et qui, arrogants et péremptoirs, nous agacent autant que le hibou lorsqu'il prétend que la nuit est un bloc de lumière. L'encre ainsi, à les en croire, serait une eau pure, la source de toute clarté. J'en doute. Y fermentent de noirs poisons, de sombres desseins. Et nous pouvons préférer ces autres auteurs qui jugent plus intéressant d'ajouter un peu de complexité au réel décevant, d'en agiter les courants limpides pour lever de petits nuages de sable scintillant ou les fumées prodigieuses de la boue. C'est le songe qui nourrit les contes, et ceux-ci donnent à nos existences, guettées par la platitude des destins en série, cette profondeur sans laquelle elles ne connaîtraient pas non plus le vertige.

Sept mètres, telle est justement la profondeur du puits que l'écrivain espagnol Iván Repila, né en 1978, creuse sous les pieds de son lecteur, lequel s'y abîme alors en compagnie des personnages du livre, deux enfants simplement nommés le Grand et le Petit. *Le Puits* évoque les univers étranges de Maurice Pons (*Les Saisons*, Julliard, 1965) ou de Gaétan Soucy (*Music-Hall !*, Seuil, 2002). C'est une fable ou une allégorie qui, pour autant, ne décrit pas une parabole édifiante mais s'incarne si concrètement que cette lecture constitue une véritable épreuve physique : la suffocation et le dégoût sont les sensations dominantes, et pourtant, allez comprendre ça, ce livre est un enchantement.

Donc, le Grand et le Petit sont au fond du trou. Comment sont-ils tombés si bas ? Il aura fallu que quelqu'un les pousse. Leur mère possiblement. Ne les a-t-elle pas déjà mis au monde ? Ils possèdent un sac contenant de maigres provisions auxquelles ils refusent de toucher. « *C'est pour maman* », dit le Grand. Mais veulent-ils conserver ces vivres pour satisfaire sa faim ou plutôt pour ne rien lui devoir, et survivre malgré elle, dans l'enfer où elle les a jetés ? Car c'est bien l'enfer, ce puits, « *ses parois irrégulières forment une muraille de terre humide et de racines, son embouchure est étroite et sa base plus large, comme une pyramide vide et émoussée* ». Rien à boire, que l'eau fangeuse des flaques. Rien à manger, que des vers, des larves, des insectes, des racines. Ils vont devoir s'en contenter. La nuit, des loups rôdent autour du puits. L'amour n'est nulle part.

Sortir de là

Reste la fraternité. Le Grand protège le Petit. Le Petit donne au Grand une raison de vivre. Et de sortir de là, mais comment ? Quand ils veulent creuser des marches, la terre s'éboule et nous pensons alors à la malédiction de l'entomologiste de Kôbô Abe, dans *La Femme des sables* (1962), prisonnier lui aussi d'un trou dont les parois de sable s'effondrent dès qu'il tente de se hisser à l'extérieur. Le Grand essaye alors de lancer le Petit : scène terrible, soudain vraisemblable – quel autre moyen en effet, quelle autre issue ? Le Petit heurte violemment le mur de terre. Il est trop lourd, et le Grand trop faible. Voici le plan : le Petit doit maigrir, s'alléger, et le Grand s'endurcir, prendre du muscle : « *Quand on sera là-haut, on fera une fête (...) – Avec des ballons, des lumières et des gâteaux ? – Non. Avec des pierres, des torches et des potences.* »

Parfois, quand ils dorment, une tête se penche là-haut et les observe. La mère, sans doute. Ils la tueront, ce serment les maintient en vie. Et cependant, la faim aussi creuse son puits dans leurs corps. Le Petit est décharné, le Grand n'a plus que les muscles sur les os. Quand un oiseau un jour tombe dans leur trou, ils n'ont plus d'estomac pour le manger. Ils patientent donc encore, puis récoltent les asticots qui se forment dans la chair putréfiée et s'en régale. La soif tourne leur esprit, la folie guette, le délire. Le Grand doit repousser la tentation d'étrangler son frère « *pour faire sauter ses yeux de leurs orbites, les croquer et en sucer la gélatine blanche comme des bonbons d'eau salée* ».

La langue d'Iván Repila est superbe, elle charrie tous les sortilèges des contes avec ogres, loups et marâtres, mais elle parvient aussi à évoquer les univers bien moins fantasmagoriques des camps, des prisons, des caves où dépérissent des otages. Qu'est-ce que ce puits ? Une tombe ? Celle dans laquelle déjà nous nous retournons ? Le Petit n'invente-t-il pas une musique d'os, en choquant les pièces de son misérable squelette ? Ou serait-ce un utérus plutôt ? Celui dont jamais nous ne sortirons, puisque les mères aussi bien nous damnent en nous donnant la vie ? Ce texte possède une impressionnante puissance métaphorique. Le puits est le creuset de nos peurs enfantines et le cul-de-basse-fosse où se déferont nos corps.

La force vitale de ces deux enfants qui ne veulent pas mourir, pourtant, dont les rêves aiguisés par la fièvre forment des mythologies, dont la langue lacunaire et blessée invente encore de fastueux destins de rechange pour le monde, cette force est celle de la littérature qui existe en effet parce que « *la vie est merveilleuse mais vivre est insupportable* ».

Le Puits (El niño que robó el caballo de Atila), d'Ivan Repila (2013). Première parution en français : Denoël, traduit de l'espagnol par Margot Nguyen Béraud (2014, 112 p., 11 €). Rééd. 10/18 (2016, 128 p., 6,10 €).

En 2019, *Le Monde* publie "[Les 100 romans du Monde](#)" : un supplément d'une vingtaine de pages. Sur les 100 auteurs, *Voix au chapitre* en a lu 60 (voir [lesquels ici](#)) : avec Juan Jose SAER et Ivan REPILA qui font partie des 100, lus en 2022, on passe à 62...
